



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

11 | 2010

Varia

En guise de conclusion...

Christian Goudineau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/884>

DOI : 10.4000/anabases.884

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2010

Pagination : 193-202

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Christian Goudineau, « En guise de conclusion... », *Anabases* [En ligne], 11 | 2010, mis en ligne le 01 mars 2013, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/884> ; DOI : 10.4000/anabases.884

En guise de conclusion...

CHRISTIAN GOUDINEAU

CETTE JOURNÉE M'A VIVEMENT INTÉRESSÉ, et je félicite Sarah Rey – ses premières armes ! – de l'avoir organisée, faisant appel à des collègues qui nous ont offert un panorama varié et passionnant. Se trouvant au début de sa vie professionnelle, Sarah n'a peut-être pas eu conscience de l'étendue et du poids du dossier qu'elle ouvrait. Moi qui me situe à l'autre bout de l'existence, je puis me permettre de présenter quelques réflexions tenant aux difficultés que j'ai pu rencontrer pour débusquer et éviter les erreurs, et à ma conviction ultime que l'on ne saurait y parvenir.

Se lancer dans l'analyse de l'erreur en histoire revient à ouvrir la boîte de Pandore, et les êtres qui s'en échappent ne peuvent pas être répertoriés comme vaguement inoffensifs au début et terrifiants à la fin. En apparence, la manière dont Wilhelm Weber publie les *Res Gestae divi Augusti* ou les interprétations de la *tholos* de Delphes n'influent pas sur la marche du monde. On attribue des conséquences plus importantes à la production de fausses peintures romaines issue de la redécouverte de Pompéi et d'Herculanum, à l'impossibilité de vraiment « traduire » d'une langue à l'autre (et d'une époque à l'autre) les textes qui font partie de notre culture artistique ou historique. L'inquiétude nous envahit lorsque nous entrevoyons l'influence de Philon d'Alexandrie (*testis unus*) sur la forte image du monde phénicien que nous continuons à porter en dépit des fouilles d'Ugarit. Avec les antécédents « sémitiques » des temples romains, nouvelle « orthodoxie » en Afrique du Nord, on frissonne. En réalité, tout cela est lié.

Deux citations. La première, je l'ai notée il y a très longtemps, est de Gaston Bachelard, j'ai oublié de quel ouvrage elle est extraite, mais elle reste ancrée dans ma mémoire :

« L'erreur n'est pas dans l'activité scientifique un accident que plus d'attention ou de soin permettrait d'éliminer. Elle est première, et la vérité scientifique est toujours *erreur rectifiée*. »

La seconde, je l'ai trouvée dans un auteur bizarroïde qui vécut dans la première moitié du 1^{er} siècle. Il dédia à l'Empereur Tibère un ouvrage intitulé *Neuf livres de faits et dits mémorables*, un recueil d'anecdotes ou de courts récits destinés à enseigner les leçons de l'histoire à ceux qu'effrayait l'idée de lire de longs traités. C'est tout sauf de la science, Valère-Maxime passe du ton moralisateur (« bien mal acquis ne profite jamais ») au tragique ou au cocasse ; je n'arrive toujours pas à savoir s'il s'est amusé ou s'il se prenait au sérieux. Bref, il consacre un chapitre à l'erreur, qu'il ouvre ainsi :

« L'erreur est voisine de la témérité. Elle peut causer autant de mal ; mais elle se fait plus facilement pardonner, parce que les fautes où elle s'engage ne sont pas volontaires et qu'elle y est poussée par des apparences trompeuses. Vouloir montrer ici à combien d'égarements elle expose la raison de l'homme, ce serait tomber moi-même dans le défaut dont je parle. »

Les deux citations se complètent. Nous vivons dans un monde où la vérité n'existe pas. L'historien, comme tout scientifique, procède par la rectification d'erreurs précédentes. Lui-même peut y succomber, influencé par des apparences trompeuses. Ayant entendu les communications de cette journée, je vais essayer (rapidement) d'évoquer quelques-unes des « apparences trompeuses » auxquelles nous sommes confrontés.

Dans notre profession, les faux ne manquent pas, volontaires et destinés à tromper. Les exemples seraient légion – pensons à la polémique récente sur un buste de Chéops, ou encore à la (sublime) mystification qui permit à Romain Gary d'obtenir deux fois le Goncourt, le premier sous son propre nom, le second sous celui d'Émile Ajar. L'un des plus réjouissants (car la fabrication d'un faux reconnu comme vrai revêt un indéniable côté esthétique) : l'affaire de la tiare en or du roi scythe Saitaphernès. Cette merveille fut proposée au Louvre en 1896. Salomon Reinach lui-même, et nombre d'« experts » et de scientifiques se portèrent garants de son authenticité. Peu après, fut arrêté à Odessa un orfèvre russe qui avoua en être l'auteur – ainsi que de nombreuses autres œuvres. Tous les musées doivent regorger de faux, et mieux vaut limiter les analyses physico-chimiques !

D'autres faux eurent des conséquences qu'on a du mal à concevoir aujourd'hui. Deux ou trois exemples, le premier un peu en détail.

D'abord, Giovanni Nanni, un moine italien qui signe Annius de Viterbe (lieu de sa naissance). Il rapporte que, vers 1470, séjournant à Gênes, il avait lié connaissance avec deux confrères arméniens qui détenaient un manuscrit rassemblant, dans une version latine, des extraits de textes anciens. Pas n'importe lesquels : rien de moins que des œuvres de Manéthon (l'auteur de l'histoire des dynasties égyptiennes), de Caton l'Ancien, de quelques autres, et surtout de... Bérose. Bérose était un prêtre du dieu Baal qui avait vécu à Babylone dans le courant du III^e siècle avant J.-C. Il avait écrit divers traités d'astronomie et d'astrologie auxquels ont fait référence plusieurs auteurs grecs et latins. Surtout, il avait rédigé une *Histoire de la Babylonie*, dont Plutarque, Flavius-Josèphe et d'autres ont cité des passages. Cette *Histoire* s'étendait des temps les plus anciens jusqu'à la mort d'Alexandre, et – semblait-il d'après les citations – comprenait

des données étrangères aux traditions de l'histoire et de la philosophie grecques. Mais la quasi-totalité de l'œuvre avait disparu.

Annius réussit (dit-il) à se faire confier ces trésors par les moines arméniens. Il les publia à partir de 1497. Partout en Europe, le succès fut phénoménal, particulièrement en France, où l'ouvrage connut trois éditions successives à Paris, en 1511, 1512, 1514. Ces textes étaient évidemment des faux, composés par Annius lui-même.

Pourquoi cet engouement ? Parce que le pseudo-Bérose apportait des révélations sur l'histoire du monde et du genre humain. Il mettait en scène, à l'origine des temps, une vaste cité habitée par des géants aux mœurs féroces et dissolues que Dieu punit par le Déluge, ne laissant la vie sauve qu'à Noé, à ses trois fils et à leurs épouses réfugiés dans l'arche. C'est à eux qu'il revint de repeupler la terre. Japhet devint le maître de l'Europe qu'il partagea entre ses propres enfants, Samothès recevant... la Gaule (c'est-à-dire toute l'Europe occidentale, Allemagne et Italie comprises), laquelle devait être gouvernée par sa descendance. Bérose citait les noms des rois de Gaule issus de ce Samothès. On y relevait Druidès, Bardus, Celtès, Galatès, Lugdus (qui évoque Lugdunum), Belgius, Allobrox, etc. En un mot, les Gaulois, les rois gaulois étaient les descendants directs de Noé. Le texte de Bérose était proprement révolutionnaire ! Nombre d'auteurs allaient le suivre en toute confiance, ne tenant nul compte des critiques qu'élevaient certains savants ou encore du scepticisme absolu affiché par quelques originaux – comme Rabelais, qui s'en moqua.

Tout changeait : les Gaulois, les Celtes n'étaient plus des « sauvages » lancés à la conquête de terres étrangères sur lesquelles ils n'avaient nul droit. Bien au contraire, les mentions des auteurs anciens s'expliquaient par l'hostilité des autres peuples voulant contrarier l'ordre divin. Au XVI^e siècle, encore tout imprégné de la légende « troyenne » qui fonde et légitime l'hégémonie (au moins culturelle – mais pas seulement) de la Grèce et de l'Italie, de nouvelles théories se font donc jour.

C'est Jean Lemaire de Belges qui diffuse en France les conceptions issues du « pseudo-Bérose », dans les *Illustrations de la Gaule et singularités de Troye* (1512-1513). Grand poète, et même le plus grand écrivain du règne de Louis XII, précurseur reconnu de Marot et de la Pléiade, par Joachim du Bellay lui-même, Lemaire écrivit bien d'autres livres avant de se lancer dans ses *Illustrations*, qui constituent un pan original de son œuvre. Il avait découvert les textes d'Annius de Viterbe en accompagnant à Rome sa protectrice Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie. L'époque voit l'opposition entre le roi de France et la Papauté, les tensions sont vives entre France et Allemagne, les princes « chrétiens » se déchirent. Ne rejetant pas la légende troyenne mais remontant dans le temps (légendaire) grâce aux textes d'Annius, Lemaire « libère » la Gaule de l'antiquité classique : à l'origine, notre Europe était une. On ne saurait donc s'appuyer sur les origines historiques pour cautionner telle ou telle prééminence, les puissances européennes feraient mieux de s'entendre entre elles, la France et l'Allemagne devraient se rappeler qu'elles ont, ensemble, formé la Gaule, bien avant que les descendants des Troyens ne constituent le royaume France. Trois conclusions : 1) l'hégémonie « classique », gréco-latine, reprise par la Papauté, n'a aucun fondement ; 2) l'Europe devrait s'unir – notam-

ment face aux Turcs, descendants du « mauvais » fils de Noé ; 3) les rois de France ont la plus longue généalogie qui soit. Le génie de Lemaire, c'est d'avoir donné une remarquable forme littéraire à des idées, à des théories totalement neuves puisque inventées. La génération de la Pléiade va accueillir avec enthousiasme cette « décolonisation » par rapport à l'« impérialisme » de la culture classique. Les rééditions des *Illustrations* ne cessèrent de se succéder : ce fut l'un des « best sellers » du XVI^e siècle.

Je ne vais pas ici énumérer ni résumer les œuvres inspirées de ces mêmes thèmes. Un certain Jean Picard de Toutry ajoute une touche inattendue : la culture (pensons à la « sauvagerie » des Gaulois dénoncée par les auteurs antiques) ! Vous vous rappelez sûrement le sonnet de Joachim du Bellay « France, mère des arts, des armes et des lois... ». La jeune école de la Pléiade lutte contre l'engouement qui porte la cour, les lettrés et les artistes à vénérer l'antiquité gréco-romaine et ses rameaux italiens. Dans son ouvrage intitulé *De prisco Celtopaedia*, publié en 1556 à Paris, Picard, se fondant sur Annius de Viterbe, démontre que les Gaulois sont à l'origine de la culture et du savoir du monde : Noé, Samothès, les expéditions celtiques, etc. Comparant des noms ou des mots grecs à des mots ou noms français, voire de tel ou tel patois, il démontre que les Gaulois ont colonisé la Grèce. L'Europe est la fille de la Gaule, même si la décadence de celle-ci en a atténué les traces. De même que Virgile écrivit l'*Énéide* pour exalter la conquête du monde par Rome, de même Picard louait François I^{er} et Henri II, leurs conquêtes, leurs visées jusqu'au Pô et au Rhin : c'était le domaine « culturel » légitime des rois de France.

Et puis, dans ces années-là, il y a ce personnage inclassable, extravagant, génial, proche de la folie (« docte et fol »), l'un des premiers lecteurs royaux nommés par François I^{er} « pour les mathématiques et les langues étrangères » : Guillaume Postel. Sa vie est un roman invraisemblable. Emporté par des élans d'enthousiasme, des coups de cœur, des crises mystiques, il s'intéressa à des milliers de sujets, des langues arabes jusqu'aux bibles hébraïques et à la kabbale... La lecture d'Annius de Viterbe le transporta, il vit en un éclair comment le monde pourrait vivre dans l'harmonie : il suffisait que François I^{er}, descendant des fils de Noé, en fût le monarque – à condition de se réformer lui-même et de réformer le royaume. Le roi l'envoya... sur les roses. Postel publia à Bâle, en 1543, son livre *De orbis terrae concordia*, tout en quittant la France et en se déclarant « le Gaulois cosmopolite ». Laissons-le à sa vie errante pour rappeler l'essentiel de ses messages sur les Gaulois. Ce sont eux qui ont assuré, les premiers, le gouvernement de l'univers, obéissant à la volonté divine ; en dépit de la conquête césarienne, ils ont toujours tenu entre leurs mains le sort de Rome et de l'Italie, et même de l'Europe entière. Les Francs ne sont d'ailleurs que des Gaulois, Germains et Gaulois proviennent de la même famille. Conclusion : tel est le fondement qui doit inspirer la politique des rois de France. Ajoutons un trait non négligeable : le peuple gaulois est le peuple élu par Dieu, après le peuple juif. Bref, l'ordre originel peut être restitué si chacun retrouve sa place sous l'égide du Roi de France, descendant des Gaulois, rois de l'Europe de par Dieu.

Voilà donc comment un faux (celui d'Annius de Viterbe) permit de réinterpréter, dans la première moitié du XVI^e siècle, les textes anciens. Les années qui suivirent modifièrent les points de vue, d'abord parce que l'imposture d'Annius fut démontrée,

ensuite parce que les guerres de religion firent disparaître la plupart des « enjeux internationaux ». La monarchie absolue ignora les légendes de fondation : elle s'enracinait en Mérovée ou Clovis, elle se suffisait à elle-même.

Deuxième exemple d'un admirable faux qui eut, lui aussi, un retentissement européen. À partir du XVII^e siècle, quelques érudits s'étaient interrogés sur la nature des monuments mégalithiques qui subsistaient dans le sud de l'Angleterre (Stonehenge) ou en Armorique (Carnac), certains les avaient interprétés comme les vestiges de temples druidiques, mais tout cela restait un débat entre spécialistes.

Entre 1760 et 1763, James Mac Pherson publie les *Fragments de poésie ancienne recueillis dans les montagnes d'Écosse*, puis *Fingal* et *Temora*. Ce sont, dit-il, les chants d'un barde, également guerrier, qui avait vécu en Écosse au III^e siècle. Il en avait recueilli les restes transmis par la tradition orale en langue gaélique, et il les publiait avec une traduction anglaise. Succès phénoménal. S'alliaient l'épique, le lyrisme, l'élegie. La guerre, les naufrages, l'amour. Surtout, la mélancolie des terres d'Écosse et d'Irlande. Merveilleuse réussite du « préromantisme », ces poèmes conquièrent l'Europe entière. Mac Pherson, qui les avait probablement inventés de a jusqu'à z, en tira célébrité, postes officiels et richesse ! Ils donnaient des anciens Celtes (historiques) un portrait parfaitement adapté au « soft primitivism » : prégnance de la nature, violence mais amour, cruauté mais beauté.

En Grande-Bretagne, la postérité d'Ossian fut incroyablement féconde. Foisonnement de recueils de poésies et de musiques « anciennes », traités « savants » attribuant aux druides mille ouvrages. Et surtout, passion pour les cérémonies « rituelles » et naissance d'« ordres druidiques », de « sociétés druidiques » qui, passant par diverses scissions ou recompositions, ont subsisté jusqu'à nos jours, trouvant des imitateurs ou des épigones en France, spécialement en Armorique.

La langue, les monuments celtiques. En 1805, se crée l'Académie celtique qui se consacre à des recherches sur ces deux thèmes. Il faudrait en parler longuement, car d'aucuns voient en elle la source de l'ethnologie française. Des questionnaires précis sont adressés à ses membres correspondants. Des réponses arrivent, qu'elle publie. Discussions historiques, traits de « folklore », traditions.

C'est à Chateaubriand que nous devons une merveilleuse synthèse : son livre *Les Martyrs*, l'une des parties de l'ensemble intitulé *Le Génie du Christianisme*. Au III^e siècle (comme Ossian), vivait un jeune chrétien, Eudore, qui connut nombre d'aventures. Gouvernant au nom de l'Empereur de Rome la province de Bretagne, il apprend par ses soldats qu'une femme étrange sort des bois à la tombée de la nuit, traverse un lac sur une barque, puis disparaît. La suivant, il découvre qu'il s'agit d'une druidesse, Velléda, assiste à une étrange cérémonie qui, sans un « miracle », se serait terminée par un sacrifice humain.

Le portrait de la druidesse mit les lecteurs sous le charme, un charme qui opéra longtemps. À l'agrément du physique, elle ajoutait la science, y compris celle des lettres grecques, Mélange de sauvagerie et de culture. Le tout dans des « paysages druidiques » : « les pierres battues des vents, des pluies et des flots [...], solitaires entre la mer, la

terre et le ciel. Monuments de la science des druides, retracent-elles quelques secrets sur l'astronomie ou quelques mystères de la Divinité ? On l'ignore. Mais les Gaulois n'approchent point de ces pierres sans une profonde terreur ».

Velléda fut pour beaucoup dans l'incroyable succès des *Martyrs*, dont les éditions se multiplièrent en dépit de nombre de passages « théoriques » que Chateaubriand qualifie lui-même de ratés. Eudore et Velléda, héros malheureux du romantisme naissant, miroirs aussi des troubles de l'époque. Qui condamne la druidesse prête à sacrifier un vieillard lorsque l'on a vu tant de charrettes emportant le corps des guillotiné ? Les landes sauvages, la pleine lune : autant de ressourcements pour retrouver un équilibre. Napoléon (qui détestait Chateaubriand, trop critique à son égard) admira Velléda au même titre que les *Poèmes* d'Ossian.

Ainsi naquit un mouvement qui, encore aujourd'hui, conserve une puissance incroyable. Il est né de l'imagination qu'on dira débridée, malfaisante ou merveilleuse de deux génies. Mac Pherson a cherché à tromper, Chateaubriand non. Mais l'un comme l'autre ont forgé une sensibilité qui aura traversé tous les travaux historiques des XIX^e et XX^e siècles – et ce n'est sûrement pas fini. D'un faux, peut naître un courant dont la force ne se maîtrise pas.

J'évoquerai en peu de mots une autre « affaire » qui m'a marqué : celle de Glozel. Elle éclata en 1924. Cette année-là, des cultivateurs habitant un village de l'Allier, Glozel, déclarent avoir trouvé dans leurs champs toutes sortes de vestiges, des os, des galets gravés, des silex taillés et surtout trois tablettes d'argile cuite portant des signes qui évoquaient une écriture (très ancienne, à en croire les objets qui les accompagnaient). On n'imagine plus ce que représenta la « bataille de Glozel ». L'enjeu était considérable : une écriture précédant les plus anciennes connues au Proche-Orient (et sémitiques) ! Des fouilles furent entreprises par un médecin, le D^r Moret. La couche, selon lui, devait remonter à environ 10 000 ans avant J.-C. Les savants expriment soit leur enthousiasme soit leur scepticisme. Un rapport est demandé aux services de l'Identité judiciaire, qui, avec une parfaite objectivité, font ressortir les anomalies que présentent ces tablettes : du matériau récent artificiellement vieilli. Les restes de graminées incrustées dans le creux des gravures peuvent être datés de 1815 à 1929. La chlorophylle provient de plantes de moins de cinq ans. Quelques poils de laine et de coton (utilisés pour colorer lesdites tablettes) appartiennent à des tissus récents teints selon des procédés modernes. Plus intéressant : chez les Fradin – les cultivateurs – « on a saisi une masse de terre plastique dont la matière a la même origine que celle de la grande et de la petite tablette ». La matière de la moyenne tablette, légèrement différente, provient pourtant du même terrain ! L'évidence du faux était prouvée avec sobriété par ce rapport de M. Bayle, directeur de l'Identité judiciaire, entouré des meilleurs experts, dont je n'ai cité qu'un bref extrait. Pourtant, d'illustres savants, Salomon Reinach ou Camille Jullian, se prononcèrent en faveur de l'authenticité.

Si j'évoque cette affaire, c'est qu'elle ne s'est jamais éteinte. Lorsque Jack Lang me confia la vice-présidence du Conseil supérieur de la recherche archéologique, peu après

l'élection de François Mitterrand, l'un des dossiers qu'il nous fit reprendre, tant les correspondances étaient nombreuses et enflammées, ce fut Glozel : comme pour Alésia, la « science officielle » avait étouffé la vérité, un gouvernement de gauche se devait de la rétablir. Nous organisâmes une campagne de sondages, on reprit une série d'analyses confiées aux meilleurs laboratoires internationaux. Les conclusions n'apportèrent pas de surprise. Sur le terrain, une vague fréquentation médiévale. Les tablettes : entièrement fabriquées début XX^e siècle par quelqu'un qui avait des notions des anciennes écritures et s'y connaissait en préhistoire (qui ? le mystère demeure). Glozel revient régulièrement dans certaines revues « grand public » ou (comme Alésia) au mois d'août dans les quotidiens.

Donc, historiens et archéologues peuvent se laisser tromper par des faux. Ce qu'il faut peser, c'est l'importance de ces faux. Peu importe, au fond, que la statue de Chéops (voire de Néfertiti) ou telle peinture ne soient pas authentiques. Glozel, c'est plus pervers, car entre en jeu une idéologie (qui a inventé l'écriture ? pas des Sémites !), mais les preuves sont là, qui peuvent être produites pour dénoncer la falsification, et la querelle est atténuée, au moins au sein de notre petit monde. Le danger le plus ravageur tient aux faux qui orientent la manière de comprendre ou d'écrire l'histoire. Annius de Viterbe, Mac Pherson ont imprégné la pensée de générations entières, des enfants qui allaient se consacrer à l'histoire n'ont jamais pu se libérer d'un « conditionnement » qui s'inscrivait dans leur inconscient. Et le terrain est d'autant plus fertile que la documentation est rare, ambiguë, ou bien (pour les archives récentes) si abondante qu'il est impossible de la maîtriser.

On fait avec ce que l'on a. L'historien de l'antiquité se fonde sur des sources de diverses natures, et qui – on l'a dit mille fois – ne représentent qu'une faible partie de la totalité des sources qui auraient pu nous parvenir. En outre, fussent-elles exhaustives, ces sources ne mettraient en lumière que certains aspects de la réalité de leur époque. Banalités.

Je vais encore faire appel à quelques expériences personnelles. Travaillant sur l'époque de la guerre des Gaules, j'ai souffert de n'avoir pas à ma disposition les livres que Tite-Live consacrait à ces années-là, qui, sans doute, auraient apporté d'autres points de vue, ceux des opposants à César, ceux d'autres témoins. Alors que nous sommes enfermés dans l'univers que le divin Jules nous impose, même avec tout l'esprit critique du monde, même en le passant à la moulinette, nous en demeurons les esclaves. Ce qui démontre qu'une source unique (*testis unus*, comme a dit Corinne Bonnet) inspire forcément des erreurs impossibles à débusquer.

Or, l'historien antique ne peut guère espérer voir s'enrichir la documentation écrite. Certes, surviennent (rarement) quelques « coups de chance », comme telle loi municipale romaine trouvée en Espagne, quelques papyri égyptiens ou... les manuscrits de la mer Morte. On voit mal ce que l'épigraphie pourrait nous apporter de surprenant. La documentation est – sauf miracle – à peu près finie, seuls des détails viendront compléter un petit bout de ce puzzle en grande partie béant. Pour ma part, ce que j'aurai le plus regretté, c'est l'absence de données quantitatives, sachant en outre que

les rares chiffres ont été déformés par les copies et les recopies, si bien qu'on ne peut se fier à la plupart d'entre eux.

En revanche, j'aurai assisté à ces petites révolutions qu'a suscitées le développement de tel ou tel domaine de l'archéologie. Les prospections aériennes, qui ont entièrement modifié notre idée de l'occupation des sols. Les fouilles sous-marines mettant en lumière l'incroyable densité des échanges commerciaux entre la Gaule « indépendante » et l'Italie avant la conquête césarienne. L'explosion des opérations de sauvetage (ou préventives), qui ont précédé les autoroutes, les TGV, les parkings, toutes sortes de chantiers plus modestes, livrant des foisons de données du Néolithique jusqu'à l'époque moderne. Ajoutons la création de ce réseau de laboratoires « scientifiques » : datation, anthropologie, paléozoologie, paléo-environnement, etc. Je passe.

Donc, la documentation ne s'est pas accrue de par sa propre énergie, mais parce que des sources extérieures sont venues l'enrichir. Pourtant, ce foisonnement peut inquiéter à son tour. D'abord, parce qu'il n'est pas vraiment maîtrisé au plan scientifique, notamment en termes de publications, que l'accent est forcément placé sur les trouvailles ou les sites les plus spectaculaires. Qui fera la synthèse pour telle époque ou telle région ? Je vois se propager des idées ou des théories pour le moins... hardies, et qui recueillent une vaste audience. Voilà donc une situation contrastée. Documentation textuelle pratiquement « finie ». Documentation archéologique en totale expansion. Comment on fait ? Comment combattre (ou limiter) les errements qui génèrent les erreurs de demain ?

Il y a plus grave. Comment éluder le déchirement que beaucoup d'historiens ont douloureusement vécu et vivent encore, à savoir l'obligation qui leur est imposée (ou qu'ils se sentent obligés de s'imposer à eux-mêmes) de déformer ou d'« informer » leur documentation, voire leurs convictions. Peut-être, nous dépassons la notion d'« erreur » pour entrer dans le domaine du « péché » de l'esprit, mais, dans les livres d'histoire – notamment les manuels à l'usage des enfants –, ce sont bien des « erreurs » qui feront force. Je plains de toute mon âme les collègues qui, sous la pression de régimes totalitaires, ont dû renoncer à leur déontologie. Mais n'évoquons pas seulement les dictatures : les monothéismes (à commencer par l'Église chrétienne) ont toujours été les plus efficaces adversaires de la vérité historique ou scientifique (« Je suis la Vérité, j'apporte la Vérité », dit pourtant le Christ dans les Évangiles) : combien d'humains l'ont payé de leur vie ? Ces joyeuses bagarres se poursuivent de nos jours, comme chacun sait en écoutant les nouvelles du Moyen Orient ou de plus loin. Le Dieu d'Israël, Allah : la Vérité et la Paix ? Sans vouloir fustiger les religions monothéistes, force est de constater que leur rôle dans la propagation d'erreurs, ou plutôt le refus de les rectifier, quitte à tuer l'« hérétique », a été prépondérant. Les faux : avant tout, ils sont de nature religieuse. Une anecdote : il y a trente-cinq ans, lorsque j'étais directeur des Antiquités historiques de Côte d'Azur, fut restaurée une abbatale. Son supérieur en profita pour me demander de faire expertiser les reliques de la sainte abritées dans une superbe châsse. Je pris contact avec des spécialistes. Le résultat : du mouton, du poulet et du porc. Il me fit jurer de ne rien divulguer. Mais pensons à nos collègues qui enseignent aux USA dans

des États où le « créationnisme » prend une place inquiétante, refusant la préhistoire, le « calendrier long » – et ne parlons pas du darwinisme. Où est l'erreur ? Je vais aller me recueillir devant le Saint Suaire de Turin.

La deuxième hydre qui cherche à dévorer les historiens est celle des identités dites « nationales ». Pour construire une « nation », les peuples (ou leurs dirigeants) ont utilisé – et utilisent toujours – les « racines », modelant, reconstruisant, trafiquant l'histoire. Ne jetons la pierre à personne : la France du XIX^e siècle s'est rattachée à la Gaule (« César n'avait aucune raison de mentir : elle s'étendait jusqu'au Rhin, elle était très ancienne, elle était habitée par un peuple uni »), elle reproduisait l'argumentation césarienne : « Les Gaulois étaient assez proches des Romains, les Germains étaient encore à l'état de sauvagerie. » Ajoutons notre colonialisme, les frontières tracées sans porter la moindre attention aux données ethniques. Et celles qu'établirent nos dirigeants, avec leurs alliés, réorganisant l'Europe après 1918 ou à Yalta. Sans parler de la suite, particulièrement pour les Balkans. Comment s'étonner que l'histoire soit mise à contribution pour revendiquer une terre, une identité ? Où est l'erreur ? Partout. Les musées grecs occultant des siècles de domination (et de civilisation) turque. L'historien, lui-même attaché à une cause « patriotique », peut-il s'abstraire de tels contextes ? Dans le conflit israélo-palestinien, peut-il régner un consensus sur l'interprétation de la Bible ? Ici, on est dans un gouffre effarant : le stade ultime de l'erreur ? Pas sûr.

L'erreur est nichée dans tout notre environnement. On ne fait que l'histoire de son temps. Mais elle est aussi blottie au fond de notre être le plus intime, dans nos passions, dans nos rêves, dans nos interrogations métaphysiques (« d'où venons-nous ? Où allons-nous ? »). Les mystères qui nous échappent (l'origine du monde, *quid* après la mort ?) conduisent instinctivement vers le surnaturel (des mégalithes aux Géants de l'Île de Pâques) et à l'admiration éperdue de figures « légendaires », les super-héros comme Alexandre, César, Jeanne d'Arc, Napoléon, tant d'autres en d'autres pays du monde. La constatation désespérante de notre finitude porte à de telles constructions : on déplace le problème, tel phénomène est la conséquence d'un phénomène précédent (qu'on ne connaît pas davantage). J'ai été éberlué par les deux films consacrés récemment à la préhistoire, sous la direction scientifique de mon collègue et ami Yves Coppens. D'où viennent l'agriculture et la métallurgie ? D'un hasard miraculeux : des herbes sauvages germent dans une besace oubliée, une éruption volcanique offre aux hommes le secret du métal. Comment expliquer alors que ce qu'on appelle la « néolithisation » (vocabulaire stupide, s'il en est, au regard des connaissances actuelles), comment cette néolithisation est-elle aussi apparue, presque au même moment, en Chine et en Amérique du Sud ? Ignorant les causes, on s'en remet à une force surnaturelle : comme Dionysos apprenant aux hommes la culture de la vigne, un autre dieu, le dieu Hasard (Providence ?) intervient, et ainsi naît la civilisation.

Finissons : ma conviction est que, en histoire, il n'existe pas de petites erreurs, négligeables, et d'autres qui seraient énormes et dommageables. Non, un *continuum* les relie toutes entre elles. Il faut apprendre à contrôler, comme écrivait Thucydide, les

indices, refuser les traditions que l'on se transmet sur le passé, et les idées toutes faites. Contrairement aux affirmations d'Eusèbe, Sanchoniaton n'a pu écrire l'histoire de la Phénicie « avec autant d'exactitude que de véracité », car c'est impossible, et Philon ne pouvait fournir une version incontestable, car c'est également impossible. L'idée qu'on se fait de la tholos de Delphes, de la romanisation des Helvètes ou des faits de l'Empereur Auguste nourrit notre présent, notre conception de la civilisation, elle participe aussi de la manière dont nous imaginons l'aventure humaine. Tout historien commet erreur sur erreur. Lorsque nous constatons celles de nos prédécesseurs, loin de les fustiger ou de les tourner en dérision, nous devons humblement tenter d'en comprendre les raisons, afin d'en tirer, si possible, quelque leçon, mais sans nous bercer d'illusion. L'histoire est une construction disparate, offerte à l'imaginaire d'un homme, d'une « école » ou d'une époque. Jamais nous ne connaissons ce qu'ont connu nos grands-parents. La seule possibilité : nous en tenir à quelques méthodes éprouvées pour étudier la documentation (voire en imaginer quelques autres, par exemple pour l'actuelle « archéologie préventive ») et respecter une déontologie qui nous permette de relire nos anciennes publications en n'ayant pas honte, même lorsque nous nous apercevons aujourd'hui que nous avons commis telle erreur, bénigne ou grave. L'historien ne peut être tel que s'il est digne d'estime, à commencer par la plus terrible : la sienne. Moi qui ne suis pas croyant (au sens habituel), j'ai souvent mis en parallèle histoire et morale. Dans ce texte, j'ai évoqué la notion de « péché ». Une interrogation doit nous habiter : à partir de quel moment l'erreur devient-elle péché de l'esprit ? Lorsqu'on ne vérifie pas une source (par paresse), lorsqu'on accepte une traduction sans se référer à l'original, lorsqu'on suit l'interprétation « classique » de tel monument ? Certainement, car c'est l'origine des dérives possibles que nous avons survolées.

Sarah Rey ne s'attendait probablement pas à une conclusion de ce genre pour sa journée sur l'erreur en histoire. Je la remercie de m'avoir offert cette occasion de m'exprimer. Je remercie également la revue *Anabases*, que je considère comme l'une des belles entreprises intellectuelles de ces dernières années. Rédigeant cette conclusion, j'ai repris Xénophon, relu l'*Anabase*, y trouvant de belles analogies avec notre métier. Des exaltations, des déroutes, des peines, des émerveillements, des difficultés. Et puis l'œuvre elle-même inspirant tant d'auteurs – à commencer par César. Son sort : portée aux nues par la Renaissance, ensuite décriée, aujourd'hui ignorée.

Espérons que, demain, dans les universités du monde, les historiens ne seront pas moins nombreux que les Dix Mille de Xénophon.

Christian GOUDINEAU

Collège de France
11, Place Marcelin Berthelot
75231 Paris cedex 05
christian.goudineau@college-de-france.fr